

L'ÎLE EN NOIR
ET BLANC

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Migraine

« *La couleur des idées* », 1986
nouvelle édition, revue et augmentée, 1996

L'Éveil

(cinquante ans de sommeil)
1987
et « *Points Essais* » n° 263,
nouvelle édition, revue et augmentée, 1993

Sur une jambe

1987

L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau

Et autres récits cliniques

« *La couleur des idées* », 1990
et « *Points Essais* », n° 245, 1992, 2014

Des yeux pour entendre

Voyage au pays des sourds

« *La couleur des idées* », 1990
et « *Points Essais* » n° 337,
nouvelle édition, revue et augmentée, 1996

Premiers regards

« *Points* » n° P661, 1999

Oncle Tungstène

« *Biographies-Témoignages* », 2003

Musicophilia

La musique, le cerveau et nous

« *La Couleur des idées* », 2009
et « *Points Essais* » n° 698, 2012

L'Œil de l'esprit

« *La Couleurs des idées* », 2012
et *Points Essais* » n° 721, 2014

L'Odeur du si bémol

L'univers des hallucinations

« *La Couleur des idées* », 2014

OLIVER SACKS

L'ÎLE EN NOIR
ET BLANC

Traduit de l'anglais
par Ghislain Chaufour

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier - Paris XIX^e

Ce livre est publié sous la responsabilité
de Laurence Devillairs et de Jean-Luc Giribone
dans la collection « La couleur des idées »

Titre original : *The Island of the Colorblind and Cycad Island*
Première édition : 1996, par Picador, Londres
ISBN original 0-330-35081-1

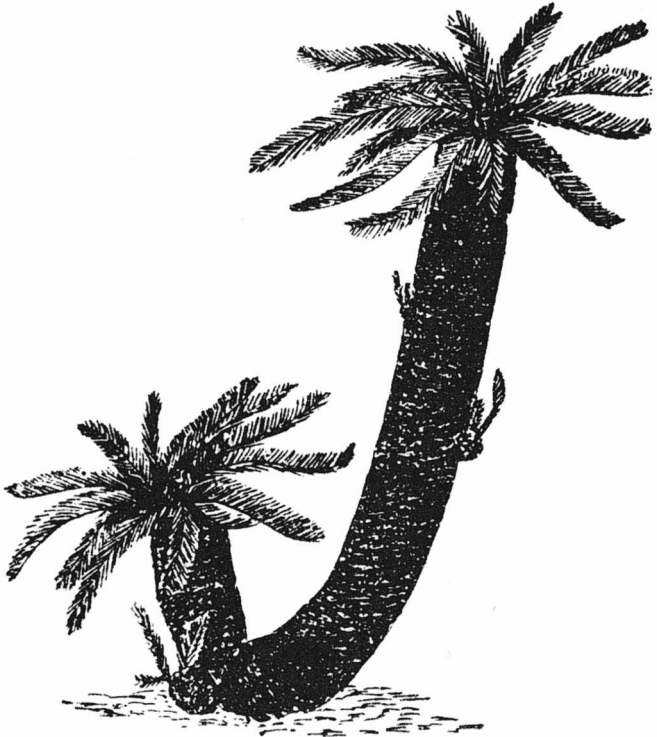
Édition en 1997 par Alfred A. Knopf
ISBN (New York) 0-679-45114-5
ISBN (Toronto) 0-676-97035-4

© Oliver Sacks, 1996
© Anita Karl/James Kemp, 1996, pour les cartes

ISBN 978-2-02-143765-2
© Octobre 1997, Éditions du Seuil, pour la traduction française
Logo Seuil : R. Lapoujade

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Eric



Préface

Non pas un mais deux livres ; deux récits de voyage en Micronésie ; parallèles mais de nature différente. Courts et inattendus, nullement programmés et prévus, ces voyages n'avaient pas pour but de confirmer ou réfuter une certaine théorie, mais la simple intention d'observer. Soudains et informels, mes séjours dans les îles ont été denses et féconds, et ont ramifié en toutes sortes de directions qui ne cessent de me surprendre.

Je suis parti en Micronésie en tant que neurologue (ou anthroponeurologue) étudier les réactions d'individus et de communautés face à des maladies endémiques exceptionnelles : une achromatopsie complète héréditaire à Pingelap ; une neurodégénérescence progressive et fatale à Guam et Rota. Mais les mœurs et l'histoire de ces îles, leurs faune et flore singulières, et leurs étonnantes origines géologiques m'ont aussi passionné. A première vue, visiter des malades, se rendre sur des sites archéologiques, faire de la plongée sous-marine dans les récifs, sont des activités qui n'ont guère de rapports, mais l'ensemble formait une vie insulaire dans laquelle j'étais complètement immergé.

Ce n'est peut-être qu'à mon retour, lorsque les événements s'unirent dans mon esprit et s'éclairèrent mutuellement, que j'aperçus leurs liens et leur sens (du moins quelques-unes de leurs significations), et avec eux le désir d'écrire. L'élaboration de ce livre, dans les mois qui viennent de s'écouler, m'a permis, m'a contraint de repartir par la mémoire sur les îles. Et comme

la mémoire, ainsi que nous l'a appris Edelman*, n'est jamais un simple souvenir, ou une reproduction, mais au contraire une reclassification active, une reconstruction en imagination commandée par nos valeurs et intentions, j'ai donc en un sens recréé ces voyages, et donné de ces îles une vision personnalisée, singularisée, peut-être excentrique, modifiée en tout cas par un amour de toute une vie pour les îles et leur flore.

Depuis l'enfance j'ai une passion pour les animaux et les plantes, un amour de la nature auquel j'ai été nourri d'abord par ma mère et ma tante, puis par des professeurs que j'affectionnais, enfin par des camarades de classe pareillement passionnés – Eric Korn, Jonathan Miller et Dick Lindenbaum. Nous allions herboriser, nos boîtes à herbes battant dans le dos, organisations de fréquentes expéditions au bord des cours d'eau dès l'aube, et partions chaque printemps à Millport pendant une quinzaine de jours y étudier la biologie marine. Nous découvrions et échangeons maints livres – je tiens de Jonathan (je le vois à la dédicace de 1948) ma chère *Botanique* de Strasburger, et d'Eric (qui était déjà un bibliophile) un très grand nombre de livres. Nous passions de longs moments au zoo, dans les jardins de Kew*, au Muséum d'histoire naturelle, où nous pouvions jouer aux naturalistes et voyager dans nos îles préférées sans quitter Regent's Park, Kew ou South Kensington.

Bien des années plus tard, dans une lettre, Jonathan évoqua cette passion d'enfance et le caractère pour ainsi dire victorien qui en émanait : « J'éprouve une grande nostalgie pour les tons sépia de cette époque. Je regrette que les personnes et les choses autour de moi soient si nettes et si colorées. Je ne peux que désirer ardemment de me voir transporter soudain dans le monochrome rugueux de 1876. »

* Voir Gerald M. Edelman, *Biologie de la conscience* ; Paris, Odile Jacob, 1992.

* Agglomération résidentielle de la banlieue ouest de Londres, sur la rive droite de la Tamise, où se trouvent de beaux jardins botaniques.

Eric ressent la même chose, et c'est sûrement une des raisons qui font qu'à la fois il écrit, s'occupe de bibliophilie, d'une librairie de biologie, et qu'il est devenu un spécialiste du darwinisme, de l'histoire de la biologie et des sciences naturelles. De cœur, nous sommes tous des naturalistes de l'époque victorienne.

En écrivant ce livre sur mes voyages en Micronésie, je suis donc revenu à d'anciens ouvrages, d'anciens intérêts, à des passions que je connais depuis quarante ans et qui se sont mêlés à des préoccupations plus tardives et à ma personnalité de médecin. La botanique et la médecine ne sont pas sans liens. Je viens d'apprendre avec joie que le père de la neurologie britannique, W. R. Gowers, est l'auteur d'une brève monographie sur les mousses. Dans sa biographie de Gowers, Macdonald Critchley observe que le grand neurologue « reportait sur son attention aux malades ses dons de naturaliste. Les maladies neurologiques étaient à ses yeux comme la flore d'une jungle tropicale ».

* *
*

L'écriture de ce livre m'a fait voyager en maints domaines qui ne sont pas les miens, et de nombreuses personnes m'ont grandement secouru, tout particulièrement les gens de la Micronésie dont j'ai croisé la route à Guam et à Rota, à Pingelap et à Ponape : patients, scientifiques, médecins, botanistes. Entre tous, je suis redevable, et à plus d'un titre, à Knut Nordby, John Steele, et Bob Wasserman, mes compagnons de voyage. Parmi ceux qui m'ont particulièrement bien accueilli dans le Pacifique, je dois remercier surtout Ulla Craig, Greg Dever, Delidha Isaac, May Okahiro, Bill Peck, Phil Roberto, Julia Steele, Alma Van der Velde, et Marjorie Whiting. Je suis débiteur aussi envers Mark Futterman, Jane Hurd, Catherine de Laura, Irene Maumenee, John Mollon, Britt Nordby, la famille Schwartz et Irwin Siegel pour leurs lumières concernant l'achromatopsie et Pingelap. Je dois une reconnaissance particulière à Frances Futterman qui, entre autres services, m'a pré-

senté à Knut, et nous a offert d'inappréciables conseils sur le choix des lunettes de soleil et du matériel pour notre expédition à Pingelap, sans compter tout ce qu'elle nous a fait connaître de son expérience d'achromate.

Je suis encore l'obligé des nombreux chercheurs qui ont participé pendant des années à l'enquête sur la maladie de Guam : Sue Daniel, Ralph Garruto, Carleton Gajdusek, Asao Hirano, Leonard Kurland, Andrew Lees, Donald Mulder, Peter Spencer, Bert Weiderholt, Harry Zimmerman. Beaucoup d'autres m'ont aidé en plus d'une façon, ainsi mes amis et collègues Kevin Cahill (qui m'a guéri d'une amibiase contractée dans les îles), Elizabeth Chase, John Clay, Allen Furbeck, Stephen Jay Gould, G. A. Holland, Isabelle Rapin, Gay Sacks, Herb Schaumburg, Ralph Siegel, Patrick Stewart, et Paul Theroux.

L'équipe cinématographique documentariste qui nous a accompagnés en 1994 a beaucoup enrichi nos voyages et a partagé toutes nos aventures (la plupart fixées sur la pellicule, en dépit de conditions souvent difficiles). Emma Crichton-Miller a tout d'abord effectué des recherches approfondies sur les îles et leur population, et Chris Rawlence a produit et dirigé le tournage avec infiniment de sensibilité et d'intelligence. Toute l'équipe, qui m'a maintenant suivi dans plus d'une aventure, et certes pas moindrement en tant qu'amis – Chris et Emma, David Barker, Greg Bailey, Sophie Gardiner et Robin Probyn –, a su apporter dans nos déplacements talent et gentillesse.

Je remercie ceux qui m'ont apporté leur concours lors de la rédaction et de la publication de ce livre, en particulier Nicholas Blake, Suzanne Gluck, Jacqui Graham, Schellie Hagan, Carol Harvey, Claudine O'Hearn et Heather Schroder; et tout spécialement Juan Martinez qui a, avec intelligence et compétence, organisé les choses en bien des domaines.

Ce livre a été écrit à grande vitesse, d'un seul tenant en juillet 1995, et il a ensuite grandi, tel un cycas anarchique, de plusieurs fois sa taille première, jetant en tous sens accrues et bulbilles. Ces accrues rivalisent maintenant en nombre de pages

PRÉFACE

avec le texte, et comme je tenais à ne pas l'encombrer, j'ai renvoyé en fin de volume ces pensées additionnelles. La sélection de ce qu'il faut garder ou couper, et l'orchestration des cinq parties de ce récit, dépendent beaucoup de la sensibilité et du jugement de Dan Franck, mon éditeur chez Knopf, et de Kate Edgar.

J'ai une dette particulière envers Tobias Picker pour sa version des *Encantadas*. Le mariage de la musique de Picker, du texte de Melville et de la voix de Gielgud a exercé sur moi un effet mystérieux et troublant ; à chaque fois que la mémoire venait à me manquer lorsque j'écrivais, l'écoute de cette pièce opérait une sorte de réminiscence proustienne en me renvoyant dans les îles Mariannes et les Carolines.

Pour m'avoir communiqué leurs savoirs et leurs passions, surtout en ce qui concerne les fougères et les cycas, je dois beaucoup à Bill Raynor, Lynn Raulerson, à Agnes Rinehart en Micronésie, à Chuck Hubbuch du Jardin tropical Fairchild de Miami, et à John Mickel et Dennis Stevenson du Jardin botanique de New York. Enfin, pour leurs patientes et minutieuses lectures du manuscrit, je suis l'obligé de Stephen Jay Gould et d'Eric Korn. Et c'est à Eric Korn, mon vieil et cher ami, mon compagnon de multiples enthousiasmes scientifiques au cours de nombreuses années, que je dédie ce livre.

O. W. S.

New York,
août 1996.

LIVRE PREMIER

L'ÎLE DES AVEUGLES
AUX COULEURS

D'île en île

Les îles m'ont toujours fasciné ; peut-être fascinent-elles tout le monde ? Les premières vacances dont je me souviens (je venais juste d'avoir trois ans), nous les avons passées sur l'île de Wight. Je n'ai plus que des bribes de souvenirs : les falaises de sables multicolores, le miracle de la mer que je voyais pour la première fois, son calme, sa noble houle et sa chaleur qui me plongeait dans l'extase ; sa violence, lorsque le vent se levait, qui me terrifiait. Mon père m'avait dit avoir gagné, avant ma naissance, la course du tour de l'île à la nage ; grâce à cela, il était à mes yeux un géant, un héros.

Les histoires d'îles, de mers, de navires et de marins firent très tôt partie de mon univers – ma mère me parlait du capitaine Cook, de Magellan, de Tasman, de Dampier, de Bougainville, des îles et des nations qu'ils avaient découvertes, et m'en montrait la situation sur la mappemonde. Les îles étaient des lieux privilégiés, perdus et mystérieux, profondément attirants, mais tout aussi terrifiants. Je me souviens de la frayeur que me causait, dans une encyclopédie pour enfants, une photographie des grandes statues aveugles de l'île de Pâques tournées vers la mer, tandis que je lisais que les insulaires avaient perdu l'espoir de quitter l'île et se trouvaient complètement séparés du reste de l'humanité, condamnés à mourir dans un isolement total^{1*}.

* Les notes numérotées sont de l'auteur, et rassemblées en fin de volume. Les notes de fin de chapitres sont du traducteur.

Je lisais des récits de naufrages, d'îles désertes, de marins abandonnés, d'îles-léproseries. J'ai adoré *Le Monde perdu*, un merveilleux roman de Conan Doyle racontant la découverte et l'exploration d'une région perdue en Amérique du Sud, peuplée de dinosaures et d'autres formes de vie jurassique : une île que le temps avait abandonnée (je connaissais quasiment le livre par cœur et je rêvais de devenir un autre professeur Challenger).

J'étais très impressionnable, et je m'appropriais facilement l'imagination d'autrui. La puissance d'H. G. Wells était particulièrement grande – toute île était pour moi son île Aepyornis ; ou encore, sur le mode cauchemardesque, l'île du Docteur Moreau. Lorsque je lus Melville et Stevenson, fiction et réalité se confondirent dans mon esprit. Les Marquises existaient-elles réellement ? *Omoo* et *Taïpi** étaient-elles des aventures vécues ? Je n'en étais pas très certain, surtout au sujet des Galapagos, et jusqu'à ce que je lise Darwin, elles furent pour moi les îles « ensorcelées », les *Encantadas* de Melville.

Plus tard, ce furent les récits vécus et les ouvrages scientifiques qui constituèrent mes principales lectures : *L'Expédition du Beagle* de Darwin, *L'Archipel malais* de Wallace*, et mon préféré : *Personal Narrative* de Humboldt (j'aimais surtout sa description du dragonnier de Tenerife, arbre apparu il y a six siècles) ; mon goût romantique pour le mystérieux et l'imaginaire fut supplanté par une curiosité scientifique passionnée².

Les îles ont été, si l'on peut dire, des laboratoires d'expérience pour la nature, des lieux bénis ou maudits, en raison de leur singularité géographique, et abritant des formes de vie uniques, ayes-ayes et pottos, loris et lémuriniens de Madagascar ; grandes tortues des Galapagos, grands oiseaux inaptes au vol de Nouvelle-Zélande – tous les genres et espèces qui ont emprunté, dans leur habitat isolé, une direction évolutive singulière³. Une phrase de Darwin m'étonnait et me plaisait beaucoup : dans son

* D'Herman Melville, cf. bibliographie.

* Cf. bibliographie.



journal d'Australie, pays où il avait observé une faune particulièrement étrange, il se demandait s'il n'était pas devant « une deuxième création »⁴.

* *
*

Dans mon enfance, j'étais sujet à des migraines visuelles ; je n'éprouvais pas seulement les classiques scintillations et altérations du champ visuel, je perdais aussi la perception des couleurs, qui s'estompaient ou même disparaissaient complètement pendant quelques instants. Cela m'effrayait et me mettait au supplice ; je me demandais ce que cela pourrait être de vivre dans un

monde entièrement privé de couleurs, non pas momentanément, mais constamment. Je n'eus la réponse que bien des années plus tard, du moins une partie de la réponse, sous la forme d'un patient, Jonathan I. *, un peintre devenu subitement aveugle aux couleurs à la suite d'un accident de voiture (et peut-être aussi d'une attaque cérébrale). Il avait perdu la vision des couleurs, semblait-il sans aucune lésion oculaire, plutôt à cause d'une perturbation de la zone cérébrale chargée de la perception des couleurs. Il paraissait avoir non seulement perdu la faculté de voir les couleurs, mais aussi de les imaginer, de s'en souvenir, et même d'en rêver. Tel un amnésique, il était d'une certaine façon conscient d'avoir perdu les couleurs après une existence de vision chromatique, et se plaignait de l'appauvrissement de son univers qu'il ressentait comme grotesque et anormal – son art, sa nourriture, sa propre épouse avaient à ses yeux un aspect « de plomb ». Cependant, il ne pouvait pas satisfaire ma curiosité quant à ce phénomène, certes connexe mais aussi complètement différent, qui fait que l'on n'a jamais perçu les couleurs, que l'on n'a jamais eu la moindre idée de leurs qualités fondamentales, de leur importance dans le monde.

La cécité ordinaire aux couleurs venant d'un défaut des cellules rétiniennes est presque toujours partielle ; certaines formes sont très fréquentes, comme le daltonisme ou confusion du vert et du rouge, lequel apparaît, avec des degrés variables, chez un homme sur vingt, et plus rarement chez la femme. Mais la cécité congénitale aux couleurs, l'achromatopsie, est extrêmement rare, ne touchant peut-être qu'une personne sur trente ou quarante mille. Je me demandais donc quel pouvait bien être le monde visuel des aveugles de naissance aux couleurs. Vivaient-ils, bien que n'ayant aucunement le sentiment d'une privation, dans un monde moins dense et frémissant que le nôtre ?

* Voir Oliver Sacks, « Le peintre qui ne voyait plus les couleurs », in *Un Anthropologue sur Mars, sept histoires paradoxales*, traduit par Christian Cler, Paris, Éd. du Seuil, coll. « La couleur des idées », 1996.

Avaient-ils une perception plus fine et intense des tonalités, des textures, mouvements et profondeurs visuelles ? Leur monde était-il à certains égards plus dense que le nôtre ? d'une réalité accrue – tel celui dont les photographes qui travaillent en noir et blanc nous donnent quelques aperçus lointains ? Nous considèrent-ils comme des gens bizarres, constamment distraits par des apparences frivoles et hors de saison et peu sensibles à la véritable essence du monde visuel ? Je ne pouvais que me poser ces questions, n'ayant jamais rencontré quelqu'un qui fût totalement aveugle aux couleurs.

* *
*

A cause de leur côté fantastique, on peut, me semble-t-il, interpréter bien des nouvelles de H. G. Wells comme des métaphores de certains phénomènes neurologiques et psychologiques. Dans l'une de mes préférées, *Le Pays des aveugles*, un voyageur égaré se retrouve dans une vallée totalement isolée d'Amérique du Sud ; il est d'abord frappé par les étranges maisons bigarrées qu'il aperçoit. Les hommes qui les ont bâties, pense-t-il, doivent être aveugles comme des chauves-souris. Il ne tarde pas à découvrir que c'est bien le cas, qu'il s'agit même d'une société composée uniquement d'aveugles de naissance. Leur cécité est due à une maladie contractée trois siècles auparavant ; et en raison de cette longue durée, l'idée même de *vue* a disparu de leurs esprits :

Depuis quatorze générations, ces gens vivaient aveugles et séparés de l'univers visible et voyant. Tous les termes concernant la vue étaient tombés en désuétude. [...] Toute une part de leur imagination s'était évanouie avec la perte de leurs yeux, et ils s'étaient créé une imagination nouvelle adaptée à leurs oreilles et à leurs doigts plus sensibles*.

* H.G. Wells, *Le Pays des aveugles*, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kzakiewicz, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1984.

Le voyageur de Wells commence par mépriser les aveugles, les considérant avec pitié comme des infirmes ; mais les valeurs sont vite inversées, et il constate que ce sont *eux* qui *le* regardent comme un dément, sujet à des hallucinations causées par certains organes mobiles et sensibles de son visage (les aveugles, ayant une atrophie des yeux, ne conçoivent les organes de la vue que comme excroissance, source d'illusions). Lorsqu'il tombe amoureux d'une jeune fille de cette vallée et qu'il désire demeurer là et se marier avec elle, les anciens, après mûre réflexion, satisfont sa demande à condition qu'il consente à l'ablation de ces organes sensibles que sont ses yeux.

Quarante ans plus tard, je lus l'ouvrage de Nora Ellen Groce sur la surdité des insulaires de Martha's Vineyard*. Un capitaine et son frère s'étaient installés sur cette île vers 1690 ; l'un et l'autre avaient une audition normale, mais ils étaient nés avec un gène récessif de la surdité. Avec le temps, l'isolement de Martha's Vineyard et les mariages consanguins dans la petite communauté, la majorité des descendants se trouvèrent porteurs de ce gène. Vers le milieu du XIX^e siècle, dans certains villages des hauteurs de l'île, un quart ou plus des habitants étaient totalement sourds de naissance.

Les entendants, à l'encontre de ce qui se passe d'ordinaire, loin d'avoir pratiqué une discrimination, s'étaient assimilés : dans cette civilisation visuelle, sourds et entendants utilisaient un langage gestuel. Ils conversaient par signes (ce qui est à certains égards plus avantageux que le langage parlé, par exemple pour communiquer à distance d'un bateau à l'autre, ou encore pour cancaner à l'église), débattaient, enseignaient, pensaient et rêvaient par signes. Martha's Vineyard était le vrai pays de la surdité. Alexander Graham Bell, qui y séjourna quelque temps vers 1870, se posait la question de savoir si l'île n'abritait pas « une variété sourde de la race humaine ».

* Ile située par 41.25 N et 70.40 W, proche de celle de Nantucket, en dessous de Cape Cod et en regard de la ville de New Bedford.

Pour de plus amples informations, contacter :

THE ACHROMATOPSIA NETWORK

P.O. Box 214

Berkeley, CA 94701 – 0214

Tél. : 510-540-4700

E-mail : [Futterman @ achromat.org](mailto:Futterman@achromat.org)

Web site : [http : // www.achromat.org](http://www.achromat.org)